

Articles du 15 juillet 2010

Céret a les piques à cœur

Céret, dans les Pyrénées Orientales, s'honore d'une statue de Manolo Hugué dédiée «au matador du monde». Vu la philosophie taurine qui est la sienne, la ville pourrait en édifier une «au picador du monde». Pour les aficionados toristas, Céret est une ville de cure. Le moment des piques, si anémié dans la majorité des corridas, s'y refait en effet la cerise. Samedi matin, par exemple, l'imposant novillo Condesito, de l'élevage Los Gallegos et avec quoi on aurait pu faire deux toros adultes de Juan Pedro Domecq, a pris à lui seul quatre piques. Et pas n'importe comment.

Céret se veut comme un sanctuaire de l'orthodoxie, et en catalan siouplait. Les garçons de piste sont des rascladors, l'apoderado un apoderat, le mayoral un majoral, le patio de caballos le pati de cavalls, et la musique de la cobla Mil.lenaria a, entre les combats, la délicatesse d'attendre que la dépouille du toro disparaisse de la piste pour faire couiner le flaviol. Bizarrement, le picador se dit picador. On l'ovationne debout – comme samedi après-midi Antonio Prieto Herrero, picador de Sergio Aguilar – ou on le pourrit – comme Antonio Muñoz Almansa, picador de Rafaelillo, qui s'est assis sur le dogme pour piquer Sir, très violent et très incontrôlable et très fuyard toro de Don Manuel Assunção Coimbra.

Mêlée. La pique, Céret l'aime comme il se doit : le picador et son cheval à l'opposé du toril ; le toro loin ; le cheval de face et pas perpendiculaire ; le picador la pique en avant, pour accrocher le toro avant qu'il ne vienne taper contre le cheval et accueillir et templer ainsi la charge dans son bras sûr et précis. Si les toros le permettent. Ce qu'on fait Juan José Esquivel, premier piquero de Rafaelillo face à Espiao, un manso avec du caractère, et Antonio Prieto devant Lord, un toro qui hésitait avant de charger mais qui s'est le mieux engagé sous trois grosses piques. Comme on entre en mêlée, et en hommage à Nicolas Mas, pilier du XV de France et assesseur du président, ils venaient comme des tsunamis pour foutre en l'air le cheval, son cavalier, la barrière, les arènes, Céret et tout le Vallespir.

Dégelée. Les autres Coimbra ? Puissants, violents, mansos, irascibles, avec du punch jusque dans leur instinct de fuite. Le dernier, Andaluz, mansissime. Gonzalvo Piña, picador de Morenito de Aranda a du le poursuivre jusqu'au toril pour lui donner son dû. Les Coimbra 2010, des malabars très armés, n'ont pas eu la qualité de leurs confrères de 2009. À l'exception du fade et ordinaire Afamado, ils portaient leur brutalité en bandoulière. Si la brutalité n'est pas la bravoure et, dans ce cas, elle en était l'inverse, elle a favorisé des tercios de piques explosifs. Après la dégelée, les Coimbra s'arrêtaient, se défendaient sur place à coups de tête ou comme Sir déboulaient inopinément par rafales. Malgré les insultes de quelques crétins, Rafaellilo l'a affronté crânement. Sergio Aguilar s'est croisé en vain devant deux toros qui, comme les copains, avaient tout donné sous les chevaux très experts de l'écurie Bonijol. Morenito de Aranda est tombé sur le pâle Afamado avant de liquider le très dangereux et très fuyard Andaluz. Pour la statue, ne pas oublier les chevaux.

Jacques Durand

Pampelune : Padilla mange du toro enragé

Dimanche à Pampelune les miuras sont l'ombre d'eux-mêmes et le soleil a déserté. Personne sur les gradins Sol. Grève de corrida pour les 16 peñas de la ville. Elles font la fiesta sur l'avenue Carlos III. Raison : dans l'hiver la mairie a porté plainte contre deux d'entre elles. Elles arboraient un soutien à deux prisonniers de l'ETA. Du coup au nom de la liberté d'expression, elles ont décidé de snober la corrida. Plus généralement, elles accusent la mairie qui a interdit « les actes de caractère politique ou revendicatifs » de vouloir saboter le côté « populaire, participatif et spontané » de la fiesta de San Fermín connue pour, à travers leurs banderoles satiriques, faire, selon la vieille tradition, la critique carnavalesque de la politique locale.

Donc pas de soleil pour le solaire Padilla mais un toro, Lengueto, qui passe dans sa cape comme une lettre à la poste. Padilla en profite pour lui fourguer une demie verónica style Morante. Ou presque. A la muleta, sur la droite, Lengueto, est comme un mouton. Padilla le torée de loin avec une tranquille vulgarité. Il prend la gauche, paf le mouton est enragé. Il lui vient droit dessus, le télescope, l'écartèle, le défenestre, l'étrangle, l'assomme, le reprend par terre, le suspend à sa corne, l'agite comme un vieux tapis, le laisse comme un chiffon. On craint le pire. Non. Padilla revient, l'habit en lambeaux. Ses confrères Rafaelillo et Valverde l'embrassent. Il mouline quatre manoleteras industrielles tue Lengueto d'un coup d'épée délocalisé comme une usine de chaussures. Grosse émotion, mouchoirs : le président, un urologue, accorde 1 oreille. Celle du pathos. Il combattra son second toro en jeans et cavalera comme un lapin pour lui planter des banderilles plutôt à cornes passées.

Le reste de la corrida ? Sans émotion. Les miuras sont quelconques, nobles sauf le sixième, sans caractère. Sauf Papalito, devant qui Rafaelillo fait des heures supplémentaires et est à 4 secondes d'entendre trois avis.

La maman de Valverde avait du lui recommander de ne pas tacher son beau costume rouge. Commentaire de Padilla : « le guerrier ne meurt jamais mais j'ai pris une branlée phénoménale ».

Lundi le soleil est à sa place et les sérieux Victoriano del Rio donnent du jeu. Talavante a le mauvais lot, Curro Diaz ne profite pas à fond de la brave noblesse des siens. El Juli coupe 1 oreille qui en vaut 2 à Exotico qui voudrait bien filer à la barrière. La muleta savante d'El Juli le transforme en toro bravo. Puis, après un boulot obstiné, il en coupe une autre au rugueux et costaud Corchero qui lui fait suer le burnous puis lui plante sa corne dans les testicules. El Juli reste en piste malgré la douleur, le tue. Il part à l'infirmerie quand la grande porte l'attendait.

Jacques Durand